Version contemporaine de *l'object-presenting*

A Contemporary Version of Object Presenting

Dimitri Weyl
Michèle Benhaïm

Résumé :

La clinique quotidienne auprès des enfants et l'observation des relations actuelles parents/enfants nous ont amenés à tenter de cerner les enjeux contemporains relatifs à la toute-puissance de l'enfant en nous référant aux dimensions de la fonction maternelle que Winnicott découpe en « holding », « handling » et « object-presenting », mais en nous autorisant à en examiner les éléments séparément, c'est-à-dire en nous penchant exclusivement sur la troisième dimension, celle de la *présentation de l'objet*.

Cette réflexion s'appuie sur le suivi d'un enfant et de ses deux parents en CMPP et se propose sous deux perspectives : celle d'une élaboration théorique du concept d'*object-presenting* à l'épreuve des enjeux contemporains de la relation parents/enfants, et l'exploration d'une situation clinique atypique de cette logique actuelle.

Les discours et idéologies dominants n'œuvrent pas ici primairement sur la subjectivité et la construction identitaire de cet enfant, car les parents n'en sont pas – ou peu – porteurs, mais secondairement, dans un effet de rencontre entre une problématique psychopathologique et ce que « le discours du capitalisme » promeut, notamment via l'usage massifiant des images, du rapport du sujet à l'objet du désir.

Abstract:

Day-to-day clinical practice with children and the observation of actual parent / child relations have led us to try to circumscribe contemporary issues concerning children's almightiness by taking as our reference the dimensions of the maternal function that Winnicott divides into "holding", "handling", and "object presenting". However, we allow ourselves to examine its elements separately, that is to say, by looking extensively into the third of these dimensions, that of "object presenting".

This reflection draws on sessions with a child and his two parents in a CMPP [Psychological Medical Center for Children], and is set out under two perspectives: that of a theoretical development of the concept of "object presenting", putting it to the test of contemporary issues of relationships between parents and children; and the exploration of an atypical clinical situation of this contemporary logic.

Dominant discourses and ideologies are not at work on subjectivity *primarily*, because the parents were not its transmitters, but *secondarily*: the effect of encounter between a psychopathological problematic and what "the capitalist discourse" promotes, notably through the widespread use of images, by way of the subject's relationship with the object of desire.

Mots-clefs : *object-presenting*, préoccupation maternelle primaire, narcissisme primaire, images, identités, subjectivité contemporaine, discours du capitalisme

Keywords: object presenting, primary maternal preoccupation, primary narcissism, images, identities, contemporary subjectivity, discourse of capitalism

Plan :

Autour d'une clinique actuelle de l'*object-presenting*
Un enfant-roi déroutant
La piste de l'*object-presenting*
Le redoublement du discours courant
Conclusion

La clinique quotidienne auprès des enfants et l'observation des relations actuelles parents/ enfants nous ont amenés à tenter de cerner les enjeux contemporains relatifs à la toute-puissance de l'enfant en nous référant aux dimensions de la fonction maternelle que Winnicott découpe en « holding », « handling » et « object-presenting », mais en nous autorisant à en examiner les éléments séparément, c'est-à-dire en nous penchant exclusivement sur la troisième dimension, celle de la *présentation de l'objet*.
Cette réflexion s'appuie sur le suivi d'un enfant et de ses deux parents en CMPP et se propose sous deux perspectives : celle d'une élaboration théorique du concept d'*object-presenting* à l'épreuve des enjeux contemporains de la relation parents/enfants, et l'exploration d'une situation clinique atypique de cette logique actuelle.

Autour d'une clinique actuelle de l'*object-presenting*

Que nous enseigne la clinique de la « toute-puissance », ou plus précisément celle des enfants « tout-puissants » dont les parents, soumis à leur pouvoir, s'en trouvent débordés ? Que nous enseignent-ils, ces enfants de tout âge, des méandres d'une « Nouvelle Économie Familiale » mais aussi du cœur d'une société spectaculaire, consumériste et prônant la culture quasi exclusive du narcissisme ?
« His Majesty the baby »[1] a pris le pouvoir… *et le garde* au-delà de ce temps logique où la toute-puissance lui est nécessaire en termes de structuration, de symbolisation et de la construction d'un socle de sécurité interne. Tout de suite, dès la première consultation, l'observation de la dynamique familiale met en évidence le lien proportionnellement développé entre la toute-puissance exacerbée de l'enfant et la démission exponentielle parentale en matière d'autorité.
« On lui cède tout et il n'est jamais content ! » : la permissivité à outrance entretient la promesse et le leurre d'une pulsion à jamais comblée, il est donc logique de s'étonner de ce reste de pulsion insatisfaite, « jamais content », heureusement !
Beaucoup de parents témoignent de cette difficulté partagée à tenir l'interdit ou à ne pas laisser paraître un désaccord de couple creusant une fissure que l'enfant s'empresse à son tour de combler par sa demande de satisfaction insatiable, forcément insatiable…
Pourquoi l'enfant se retrouve-t-il à cette place, assignation qui lui empêche toute capacité à se représenter, en l'occurrence un objet parce que « présent sur fond de présence »[2] ? Or, l'objet du désir est en corrélation avec le manque et à être illusoirement possédé, il est disqualifié.
L'enfant est ici investi dans un rapport qui n'inclut pas l'interdit (de l'inceste) ou surinvesti du narcissisme parental, par une mère et/ou un père, très, trop peu distanciés eux-mêmes de l'infantile en eux. Ne pas « tuer l'enfant merveilleux en soi »[3], crée une faille narcissique qui implique une position psychique d'énonciation non assurée.
Nous n'évoluons pas ici totalement dans le contexte où l'enfant demeure captif du fantasme maternel de complétude, sinon nous aurions affaire à nombre d'enfants psychotiques, mais dans celui où l'enfant a le statut d'*enfant-consolateur*, d'*enfant-compensateur* et, comme tel, de surface de projections aux manques et pertes parentaux.
Difficile, à cette place et affublé de la fonction consolante du couple parental ou compensatrice d'une mère ou d'un père isolé, de quitter le lieu

d'assignation dévolu : celui de majesté-reflet exclusif des désirs parentaux et donc à distance de sa propre subjectivité ou de partenaire venant combler ou réparer l'isolement d'un des deux parents, le plus souvent, il faut le souligner, de la mère.

Parfois, narcissisme et toute-puissance semblent, chez certains enfants, avoir envahi l'espace psychique dans sa totalité et surtout ne plus être tempérés par la construction d'un fantasme, fût-il de toute-puissance ou sublimé dans l'espace de création que constitue le jeu. Tout est alors prétexte à l'exigence inassouvie et à sa conséquence, le conflit, non pas celui qui dialectise mais celui qui travaille du côté de la déliaison. La demande ne saurait s'assouvir, la satisfaction se différer, l'objet, quant à lui, prend une figure totale et réelle, et le désir est rabattu, et dans l'expression de l'enfant et dans la réponse parentale, au besoin.

Ainsi de Paul, 9 ans, se présentant comme « le meilleur de la classe, non… de l'école » et ne se mêlant pas aux autres, « trop bêtes et inintéressants »… l'excès de narcissisme isole, c'est en cela qu'il révèle, au fond, une faille. Sous le regard admiratif de ses parents, Paul fait une sorte de « one-man-show » dont il semble s'étonner qu'il ne nous enchante pas. L'enfant tout-puissant « ravit », dans les deux sens du terme, ses parents, et le thérapeute assiste là aux effets d'un mode de jouissance partagé, « pervers » au fond, d'aduler l'objet et la satisfaction absolue de Narcisse.

Pourquoi l'enfant peut-il en arriver à être soumis entièrement à ses pulsions et, comme en retour, ou en conséquence, à soumettre l'autre à ses exigences pulsionnelles excessives ? Qu'est-ce qui peut bien étirer, amplifier ainsi le narcissisme infantile qui aurait dû se cantonner dans un registre primaire ? Qu'y a-t-il à l'origine de la toute-puissance du désir au-delà du temps où cette toute-puissance est nécessaire parce que compensatoire de l'impuissance (dépendance absolue, prématurité humaine) du nourrisson ?

L'objet, c'est ce qui justifie le désir, et non pas ce qui le sature (l'objet a de Lacan est dit « objet *cause* de désir »).

Paul et beaucoup d'autres petits patients se voient offrir « tout ce qu'ils veulent » et, pire, se voient devancer dans l'expression même de leur demande… c'est à cet endroit que cette clinique, inédite et actuelle de par son ampleur, recouvre le registre de l'*object-presenting*. En effet, socialement, économiquement et psychiquement, on ne se contente plus de satisfaire la demande à outrance, on la suscite : la jouissance n'est même plus un « droit », elle est un devoir, une injonction.

Suivant Winnicott : une des dimensions de la fonction maternelle à l'œuvre dans la préoccupation maternelle primaire a trait à la *présentation de l'objet*. Celle-ci préfigure la construction du très nécessaire *espace transitionnel*, contenant justement un objet, dit « transitionnel », parce que permettant une certaine transition et donc la séparation, mais également parce que voué à disparaître sans pour autant être internalisé, son destin étant plutôt celui de « se répandre dans le domaine culturel tout entier ».[4] Lacan dira quand même qu'à l'origine de la conceptualisation de ce qu'il a nommé « objet a », on trouve l'« objet transitionnel ». Un des points de convergence étant que si Lacan situe l'objet a entre l'inconscient et la réalité, Winnicott situait l'objet transitionnel dans une véritable zone frontière, dans un point limite entre fusion et séparation. Donc, l'analogie réside dans la coupure. La coupure figure le détour par la castration, c'est pourquoi, même si la castration n'est pas une priorité winnicottienne, objet transitionnel et objet a dialoguent dans la zone de la séparation.

Si la mère fait figure de premier Autre, ou de premier objet, elle présente le sein au moment où l'enfant s'attend à le trouver, c'est une présentation du monde « en douceur », illusoire, narcissiquement nécessaire, une possibilité d'ouverture sur le dehors non brutale, une séparation et non une rupture. Le problème réside dans cet instant qui se prolonge et qui signe que, certes l'autre est autre mais pas tout à fait autre puisque répondant, voire anticipant le moindre des désirs.

L'*object-presenting* recouvre ici le *don* du « trésor des signifiants ».
Qu'est-ce qui préside à une attitude parentale qui consiste à « tout » donner à l'enfant comme à partir d'une position de *dette* infinie, impayable ? Autrement dit, qu'est ce qui se situe à l'origine d'une préoccupation maternelle primaire interminable, au moins dans sa dimension de « présentation de l'objet » ? Continuer à donner l'objet comme tel, (c'est-à-dire trouvé-créé, illusoire) à l'enfant au-delà de l'instant de voir, ne permet pas au bébé d'accéder au temps pour comprendre, comprendre que ce n'était qu'illusion et que la satisfaction n'est que partielle, qu'elle doit en passer par le défilé des signifiants dont on l'a pourvu, c'est-à-dire que rien n'est trouvé-créé : il faut demander, c'est-à-dire parler, c'est-à-dire construire son rapport à l'altérité. Continuer à pourvoir illusoirement l'enfant en objets nourrit sa toute-puissance, la renforce au point, parfois, d'empêcher le petit sujet de rejoindre le moment de conclure à la castration, c'est-à-dire à sa condition de sujet-séparé.
En outre, les parents consultent, en général, lorsque ce mode relationnel (pulsion d'emprise/ satisfaction immédiate et « totale ») est bien installé, c'est-à-dire lorsque l'enfant a d'ores et déjà confondu l'amour avec le don d'objet et non pas avec son au-delà. Il est alors compliqué pour l'un, l'enfant, comme pour les autres, les parents, de ne plus « aimer » et de « ne plus être aimé ». C'est pourquoi le symptôme est persistant et requiert une analyse fine et sans concession des résistances.
Et ce d'autant plus que cette forme de relation singulière rencontre et se trouve renforcée de rencontrer un discours politique paroxystique en la matière, le discours capitaliste, propre à produire exactement pour chacun, ce type même de supports identificatoires à travers un type d'objet « totalement » adéquat au « désir ».
Si l'illusion est nécessaire, si le narcissisme primaire sécurise l'enfant, leur prolongement maintient le petit sujet dans une position autocentrée, position qui aboutit forcément à la négation de l'altérité, cet autre sur lequel doit donc s'exercer l'emprise. On l'a vu, ce chemin peut s'arpenter avec la complicité de parents effectivement totalement centrés sur l'enfant. Enfant et parents se répondent ici en miroir plus qu'en dialogue, autour de ce qui fait plus réponse que question : être vu comme, voir, un objet idéal…
En dehors des enfants tyranniques, le grand témoin de cette problématique toujours plus contemporaine est l'adolescent. En effet, la question relative au temps illusoire du narcissisme primaire sollicite le sujet en train de passer d'une rive subjective, celle de l'enfance, à l'autre, celle de l'âge adulte, et ce, à la faveur d'un bouleversement pulsionnel qui reconvoque le stade du miroir dont l'enjeu était justement l'avènement du narcissisme primaire, réactive des temps conflictuels. Le conflit repose sur un devoir de renoncement, renoncer à la jouissance, mais cette fois définitivement, c'est-à-dire sans promesse d'une jouissance à venir. Est-ce à la jouissance *éprouvée comme totale et continue* qu'il s'agit de renoncer ? On ne renonce pas aux satisfactions relatives au narcissisme primaire sans faire « une crise ». D'ailleurs y renonce-t-on jamais totalement…

Un enfant-roi déroutant

Ne dérogeant pas à la règle, Mathieu et ses deux parents vinrent consulter alors que leur situation devenait intenable. Cet enfant de huit ans avait quasiment pris le pouvoir sur ses parents. Il tendait à faire régner son désir et son image sur le petit milieu familial. Les parents étaient littéralement débordés et se sentaient impuissants à pouvoir instaurer une relation d'autorité. *In fine* Mathieu souffrait de cette inflation du narcissisme primaire et de la toute-puissance de son désir.
S'il n'est donc pas rare de rencontrer ce type de situation, celle-ci nous apparut assez rapidement déroutante. Nous ne retrouvions pas d'emblée, ou dans une faible mesure, ce que l'on peut généralement identifier dans les rapports parents/enfant qui contribue à une telle symptomatologie.

Nous nous centrerons ici, principalement, sur l'enquête qui nous permit de saisir pourquoi cette toute-puissance du désir avait pris de telles proportions. Ce n'est qu'une fois ces éléments diagnostiques posés que la dynamique thérapeutique, *stricto sensu*, put s'enclencher. Le travail avec les parents, qui étaient en mesure d'être des alliés thérapeutiques, permit notamment de restaurer une relation d'autorité au terme de trois années de travail.

Mathieu, fils unique, était un petit garçon particulièrement charmeur, espiègle, plein d'esprit, provocateur, drôle autant qu'il pouvait apparaître horripilant. Il ne manquait pas d'attaquer constamment le cadre et était également d'un narcissisme confondant. Chaque fois qu'il passait devant un miroir, il s'y mirait, s'admirait, se mettait en scène. Son besoin de capter l'attention était permanent, en tout lieu. Ne pas être au centre de l'attention lui était insupportable. Rusé, il savait trouver un moyen ou un autre pour demeurer « sous les projecteurs » ou, à défaut, il se constituait comme centre de gravité : un poids qui forçait l'attention.

Mathieu ne cédait sur rien, ou presque, jusqu'à éclater dans des rages narcissiques lorsqu'il n'obtenait pas l'objet de son désir. Il n'était donc pas loin d'avoir pris le pouvoir sur ses parents mais, comme ceux-là ne cédaient pas, une guerre épuisante se livrait quotidiennement. Les deux parents en étaient épuisés et ne comprenaient pas les raisons qui les avaient menés à devoir affronter une telle situation. Nous partagions, dans un premier temps, cet étonnement.

Les parents de Mathieu se donnaient à voir comme ayant une certaine conscience de ce qu'est l'autorité et de sa portée ainsi que comme étant en mesure de l'exercer. La mère était enseignante dans le secondaire et n'avait aucun mal à faire preuve d'autorité auprès de ses élèves. De l'amour et du respect circulaient manifestement au sein de ce couple. Le dialogue entre les parents était ouvert, ils pouvaient se contredire sans que cela n'entraîne de conflit majeur. Après plusieurs séances de consultation nous ne décelions pas davantage d'investissement particulièrement incestuel envers leur enfant. Aucun des deux parents ne désavouait plus que de mesure l'autre ; aucun des deux ne court-circuitait son partenaire afin d'avoir une relation particulièrement exclusive auprès de Mathieu.

Mathieu quant à lui nous disait qu'il souffrait de cette situation, de cette guerre permanente dont il culpabilisait mais, nous dit-il, « c'est plus fort que moi ».

Au bout de quelques consultations supplémentaires, nous identifiâmes bien quelques causes à cette inflation narcissique, d'une part, ainsi qu'à cette défaillance de l'autorité, d'autre part. Cependant, ces causes nous paraissaient insuffisantes à rendre compte de l'ampleur de la situation.

Un surinvestissement narcissique de la part des parents sur l'enfant se révéla davantage, mais il ne paraissait pas outrancier et, somme toute, pas si exceptionnel.

Si les parents marquaient la loi, il arrivait qu'ils ne la maintiennent pas et qu'ils finissent par céder, soit par épuisement, Mathieu les ayant menés à bout, soit par culpabilité. Ils avaient le sentiment d'être parfois trop durs avec leur enfant. Nous pûmes identifier deux aspects à l'origine de cette culpabilité. La mère comme le père avaient eu des parents autoritaires, ce dont ils avaient souffert et, tout en reconnaissant l'importance de l'autorité, ils craignaient de sombrer dans l'autoritarisme. C'était manifestement loin d'être le cas.

Le deuxième critère nous apparut bien plus essentiel : Mathieu était leur fils unique, qu'ils avaient eu tardivement, autour de la quarantaine. Il fut prématuré, né à sept mois de grossesse. Les parents en conçurent une grande culpabilité. Les premières consultations furent donc principalement consacrées à travailler cette culpabilité, ce qui permit également de renforcer le transfert mais, bien que nous suivissions cette piste de la prématuration, il fallut un certain temps avant que celle-ci ne porte ses fruits. C'est une fois que la culpabilité fut pour partie levée, qu'un pan essentiel de la problématique se révéla et nous permit de

comprendre comment cette toute-puissance avait pu se perpétuer aussi visiblement, dans de telles proportions et à un tel âge.

La piste de l'*object-presenting*

Les parents, se sentant en dette vis-à-vis de leur enfant, œuvrèrent considérablement pour « réparer » cette prématuration. Il apparut que la mère – et probablement le père à sa suite – fut habitée d'une préoccupation maternelle primaire qui se perpétua bien au-delà de la période habituelle et souhaitable. Elle ne se perpétua pas globalement mais plus particulièrement dans un registre : celui de l'*object-presenting*. Les parents, en présentant et en apportant à l'enfant les objets de ses désirs bien au-delà de l'âge où cela est nécessaire, contribuèrent à alimenter sa toute-puissance et à la perpétuer. La préoccupation maternelle primaire qui permet de pallier la prématuration en créant une illusion de toute-puissance essentielle – et vitale – n'avait de ce fait pas été réduite progressivement. L'élaboration de la castration achoppait, plus particulièrement celle que Dolto nomme anale (Mathieu souffrait également d'une encoprésie persistante), et, avec elle, le processus de séparation/subjectivation.

Mathieu cumulait un nombre considérable d'objets transitionnels, qui lui étaient absolument nécessaires dès qu'il se trouvait quelque peu séparé de ses parents. Son encoprésie se manifestait plus particulièrement lorsque le « hors soi » échappait à son contrôle et, corrélativement, lorsque Mathieu vivait ses parents ou le milieu environnant comme « séparés » de lui, c'est-à-dire hors de sa sphère de contrôle. Il vivait très bien le fait « d'avoir du caca dans son slip », comme une sorte d'objet transitionnel auto-engendré et rassurant.[5]

Selon Winnicott, dans les premiers mois de la vie, la mère suffisamment bonne permet à l'infans d'être dans une illusion de toute-puissance, entre autres, en lui présentant l'objet au moment où le désir de l'enfant point. Cet objet « trouvé/créé » n'avait jamais véritablement cessé d'être donné comme tel.

La toute-puissance du désir se forme à partir d'une conjugaison, d'un alliage, entre les exigences de la pulsion brute, qui tend à se satisfaire dans l'immédiateté, l'impotence propre à la prématuration – *la toute-puissance est structurellement une compensation d'impuissance* – et les réponses que la mère-environnement, prise dans « une préoccupation maternelle primaire », y apporte. En l'occurrence on ne peut donc véritablement parler – *stricto sensu* – d'une perpétuation de la préoccupation maternelle primaire – qui serait potentiellement psychotisante – mais de la prolongation d'un pan essentiel de celle-ci qui passe par la présentation de l'objet. C'est ainsi que les parents, qui voyaient dans ce registre leur enfant comme toujours prématuré, avaient construit un fantasme de réparation en termes de présentation et d'apport objectal.

Ce sentiment de dette parentale, de culpabilité, ainsi que ce vif désir de réparation, les absorba, comme obnubilés, et ne leur permit pas de constater avec lucidité que leur enfant « devenait infernal », selon les mots que la mère put prononcer, une fois déculpabilisée. Il s'était établi dans ce seul registre équationnel, prématuration/réparation/*object-presenting*, comme une fixation temporelle corrélative du vécu *parental* traumatique de la prématuration de leur enfant.

Le réveil fut à la fois progressif et violent. Lorsqu'ils tentèrent de rétablir la balance, le mode de satisfaction de leur enfant était bien fixé, et leur culpabilité bien ancrée ne leur permettait pas de maintenir certains interdits, ainsi que de leur donner un sens qu'ils pouvaient assumer suffisamment. Ce d'autant plus que leurs gestes étaient contradictoires puisqu'ils continuaient à apporter les objets supposés du désir de Mathieu « sur un plateau d'argent ». Cette métaphore fut celle de la mère dans un moment clef, d'*insight.*

La phrase de Mathieu – « c'est plus fort que moi » – s'éclairait davantage. Dans un mouvement d'apparence paradoxal, les parents bien qu'étant identifiés comme autres, étaient également vécus par Mathieu comme « ses bras

et ses mains » prompts à satisfaire ses désirs. Non seulement le mode de satisfaction pulsionnel était très solidement fixé – Mathieu avait développé une pulsion d'emprise considérable – mais cette excessive prévenance des parents, qui s'exprimait en termes d'apport objectal, était également, aux yeux de Mathieu, la marque de leur amour. Qu'ils cessent de se comporter ainsi venait aussi signifier aux yeux de Mathieu une perte d'amour, qu'il tentait de regagner désespérément et impérieusement en faisant en sorte de restaurer par tous les moyens cet état initial.

Un cercle vicieux s'était ainsi créé.

De surcroît, une peur fantasmatique des parents quant à la fragilité de leur enfant les porta, non pas à être surprotecteurs en sa présence, mais à ne se séparer de lui qu'extrêmement rarement. Plus tard, c'est également, bien que dans une moindre mesure, la peur du regard que l'on aurait porté sur leur enfant intenable et sur eux-mêmes qui renforçait cette difficulté de séparation. Comment confier à quiconque cet « enfant infernal » et le livrer de surcroît au regard des autres ?

À cette cause primaire – fondamentale – une cause secondaire et bien plus courante était venue – par un effet de rencontre – renforcer cette propension irrépressible de Mathieu à satisfaire la toute-puissance de son désir.

Le redoublement du discours courant

Bien que Mathieu soit né et ait grandi dans un milieu familial critique quant à l'influence des idéologies dominantes et du discours courant, il apparut que ces derniers ne furent pour autant pas sans incidence. Ce discours courant œuvra davantage en toile de fond mais dans une forte résonance avec cette symptomatologie, ce qui la renforça.

On pense ici au discours que Lacan épingla comme étant celui du capitalisme. Ce discours, mystificateur, tend à faire croire que l'on peut jouir sans limites à condition d'y mettre le prix. Sur ce point, nous avons pu nous exprimer ailleurs[6] en tentant notamment de montrer que le discours du capitalisme habite largement l'imagerie dominante qui inonde nos sociétés occidentales et dont l'imagerie publicitaire est paradigmatique. Les images ont le pouvoir de faire croire, elles frappent plus vite et plus fort que les mots, elles emportent la conviction.[7] Cela n'est pas sans incidences sur les subjectivités contemporaines et la construction sociales des identités.

Le couple parental était ainsi peu sensible à la sur-consommation et avait à cet égard un sens critique qu'il tentait de transmettre à leurs fils. Ce n'est pas en termes de nouveaux objets, sans cesse renouvelés, que les parents tentaient de combler leur sentiment de dette vis-à-vis de leur enfant.

À l'inverse, Mathieu ne cessait de solliciter ses parents dès qu'ils se trouvaient dans un lieu de consommation, ce à quoi ils résistaient bon an mal an. Les parents s'inquiétaient des désirs consuméristes de leur fils.

Soucieux de l'éducation de leur enfant, ils s'étaient débrouillés pour qu'il soit dans une école d'un quartier particulièrement huppé. Cela ne fut pas sans ironie. Ils ne tardèrent pas à constater que les camarades de Mathieu « baignaient dans la consommation outrancière », et leur enfant ne manquait pas de leur dire qu'untel ou un autre avait tant de choses qu'il n'avait pas… Discours connu et des plus courants face auquel nombre de parents sont embarrassés, voire démunis.

Ils étaient également particulièrement surpris que Mathieu s'identifie fortement à un certain type de rappeurs qui le *fascinaient* : « Vous savez, ceux qui font des clips autour de la piscine avec de jeunes femmes en tenues légères ». Alors qu'il atteignait sa dixième année, Mathieu exigeait la tenue vestimentaire de ces « idoles » dont les clips mettent en scène la toute-puissance construite sur la possession de villas spectaculaires, de voitures surpuissantes et de femmes-objets offertes lascivement. Ainsi, à l'école, il adoptait une attitude caricaturale de rappeur, qu'il donna à voir quelquefois en consultation. L'identification opérait et venait habiller son identité en devenir, comme s'il

voyait dans cette mise en scène de son corps, dans cette image-mouvement faite de démarches chaloupées et de postures arrogantes, le moyen de recouvrer les jouissances narcissiques primaires, à l'instar de la mise en scène des clips qui le fascinaient. Ce qui inquiétait plus particulièrement les parents, c'est qu'il leur semblait que cela n'était pas tant de l'ordre du jeu.

Il apparaît que la symptomatologie de Mathieu, née d'une histoire tout à fait singulière, eut un fort effet de rencontre avec le discours et l'imagerie dominants. Le regard critique des parents – quant à la société du spectacle et de consommation – n'avait que peu de portée dans ce contexte. Cet effet de rencontre entre cette symptomatologie, éminemment narcissique, aux fortes résonances avec l'air du temps, contribua à renforcer les symptômes dans des proportions probablement significatives.

Mais que fait l'imagerie dominante habitée du discours du capitalisme si ce n'est nous présenter constamment des objets qui se voudraient être en adéquation avec la toute-puissance du désir ?

L'imagerie publicitaire ne tente-t-elle pas perpétuellement de retrouver l'effet de l'*object-presenting,* de manière forcée et intrusive ?[8]

L'autorité reposant fondamentalement sur la question de la reconnaissance, ce n'est que sur la base de ce travail de reconnaissance *des causes inconscientes*, qui avaient mené à créer ce rapport de pouvoir entre parents et enfant, qu'un travail long et progressif de restauration de l'autorité put se déployer. Cela permit notamment aux parents de ne plus être aveuglés tant par leur culpabilité que par la « monstruosité » de leur enfant, qui leur était incompréhensible. Le regard qu'ils portaient sur Mathieu, comme sur leurs propres gestes, se modifia considérablement. Ils purent accompagner leurs gestes éducatifs de paroles et de sens qu'ils ne pouvaient voir ou assumer auparavant. Face à cet enfant qui baignait encore dans le narcissisme primaire, leur « fonction miroir » fut fortement sollicitée, ce qui contribua également à les restaurer comme figures identificatoires.

Mais, pour que le symbolique viennent modifier les enjeux imaginaires et narcissiques et que l'élaboration de la castration se déploie, que l'illusion de toute-puissance se réduise progressivement, il leur fallut mener une longue et incessante bataille faite d'avancées et de reculs, d'espoirs et de découragements, jusqu'à ce que puisse s'asseoir une relation d'autorité suffisamment pérenne – au regard de la problématique – au moment où Mathieu se trouvait au seuil de la puberté.

Mathieu se sentit de plus en plus soulagé de la relation qui se retissait avec ses parents, et le gain de plaisir dans les échanges qu'il pouvait avoir désormais avec eux fut décisif dans cette dynamique.

Conclusion

Considérer l'*object-presenting* isolément de ses corolaires habituels nous aura permis d'éclaircir cette problématique et probablement d'être en mesure de mener à bien cette thérapie.

C'est également la singularité de ce cas qui a retenu notre attention. La manière dont un discours idéologique dominant n'œuvre pas ici primairement, car les parents n'en sont pas porteurs, mais secondairement. L'effet de rencontre entre une problématique subjective où le narcissisme primaire et la toute-puissance sont au devant de la scène, comme ils le sont sur la scène sociale des imageries dominantes véhiculant ce discours.

Les images possèdent un pouvoir identificatoire captivant et potentiellement mystificateur. Néanmoins, ce ne sont pas ces images en elles-mêmes, fussent-elles construites à cet effet, qui provoquent cette captation imaginaire mais *le regard qu'on leur porte*. Ici, le regard de ce sujet en devenir, construisant son identité, était, du fait de sa problématique, disposé à être captif de ces images porteuses de mises en scène où la toute-puissance du désir est à l'honneur.

Libérer le regard, et, avec, le processus de subjectivation et la construction identitaire, passe par un travail de reconnaissance de ce qui préside à la captation de celui-ci.

Bibliographie :

Aulagnier, P. (1975). *La Violence de l'interprétation*. Paris : PUF.

Benhaïm, M. (2005). Déliaisons sociales et désubjectivation. *Cliniques Méditerranéennes*, 72, 103-112.

Benhaïm, M. (2009)**.** Adolescence et violence : une faillite de l'altérité. *Revista latinoamericana de psicologia fundamuntal,* 12, 3, 469-480.

Benhaïm, M. (2010). Destins du corps et subjectivité dans une clinique sociale. *Recherches en Psychanalyse*, 10, 311-320.

Benhaïm, M. (2010). Winnicott, l'Autre et la théorie de l'esprit / Winnicott, the Other and the theory of mind. In Vanier, C. (dir.). *Winnicott avec Lacan.* Paris : Hermann.

Benhaïm, M. (2012**)**. Vivre est plus difficile que survivre ou le clinicien face aux impasses de l'insertion sociale. *Clinique psychanalytique de l'exclusion*. Douville, O. (dir.). Paris : Dunod.

Benhaïm, M. (2013). Hippolyte : une figure contemporaine. *Nouvelles Subjectivités adolescentes*, *Figures de la psychanalyse,* 25, 101-109.

Freud, S. (1995). Pour introduire le narcissisme (1914). *La Vie sexuelle*. Paris : PUF.

Lacan, J. (1949). Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je. *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1972). Allocution faite à Milan le 12 mai 1972.

Leclaire, S. (1981). *On tue un enfant*. Paris : Seuil.

Mondzain, M.-J. (1996). *Image, icône, économie*. Paris : Seuil.

Mondzain, M.-J. (2003). *Le commerce des regards*. Paris : Seuil.

Mondzain, M.-J. (2008). Image, sujet, pouvoir. *Sens public,* 1. [en ligne].

Rassial, J.-J. & Benhaïm, M. (2009). No future. *Cliniques Méditerranéennes*, 80, 287-300.

Weyl, D. (2011). Malaise narcissique et images dans la culture contemporaine. *Rapports de pouvoir - Narcissisme et Images*, *une étude psychanalytique et psychopathologie dans la culture contemporaine.* Doctorat de troisième cycle. Université Paris 7 Diderot, UFR Sciences humaines Cliniques.

Weyl, D. (2013). L'omniprésence de la toute-puissance dans l'imagerie publicitaire, un exemple paradigmatique : l'utilisation du corps féminin. *Recherches en psychanalyse,* 16, 166-177.

Winnicott, W.D. (1969). Objets transitionnels et phénomènes transitionnels (1951). *De la pédiatrie à la psychanalyse.* Paris : Payot.

Winnicott, W.D. (1969). La préoccupation maternelle primaire (1956). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot.

Winnicott, W.D. (1975). Le rôle de miroir de la mère et de la famille. *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard.

Notes :

[1]Freud, S. (1995). Pour introduire le narcissisme (1914). *La Vie sexuelle*. Paris: PUF, p. 81-105.

[2]Benhaïm, M. (2010). Winnicott, l'Autre et la théorie de l'esprit / Winnicott, the Other and the theory of mind. In Vanier, C. (Ed.). *Winnicott avec Lacan.* Paris : Éditions Hermann.

[3]Leclaire, S. (1981). *On tue un enfant*. Paris : Seuil.

[4]Winnicott, W.D. (1969). Objets transitionnels et phénomènes transitionnels (1951). *De la pédiatrie à la psychanalyse.* Paris : Payot, p. 169-186.

[5]Il y aurait probablement un travail d'articulation intéressant à effectuer entre le concept d'auto-engendrement de Piera Aulagnier, l'*object presenting* et *in fine* l'objet transitionnel…

[6]Benhaïm, M. (2013). Hippolyte : une figure contemporaine. In *Nouvelles Subjectivités adolescentes*, *Figures de la psychanalyse,* n**°** 25, Erès, 101-109. ; (2012**).** Vivre est plus difficile que survivre ou le clinicien face aux impasses de l'insertion sociale. In *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, sous la direction de Olivier Douville. Paris : Dunod. ; (2010). Destins du corps et subjectivité dans une clinique sociale. *Recherches en Psychanalyse*, n**°** 10, 311-320 ; (2009). Adolescence et violence : une faillite de l'altérité. In *Revista latinoamericana de psicologia fundamuntal,* volume 12; no. 3 (9), 469-480 ; (2005). Déliaisons sociales et désubjectivation. In *Cliniques Méditerranéennes*, 72, 103-112 ; Rassial, J.-J. & Benhaïm, M. (2009). No future. In *Cliniques Méditerranéennes*, 80, 287-300 ; Weyl, D. (2013). L'omniprésence de la toute-puissance dans l'imagerie publicitaire, un exemple paradigmatique : l'utilisation du corps féminin. In *Recherches en psychanalyse,* n° 16, 166-177 ; (2011). Malaise narcissique et images dans la culture contemporaine. In *Rapports de pouvoir - Narcissisme et Images*, *une étude psychanalytique et psychopathologie dans la culture contemporaine,* Doctorat de troisième cycle, Université Paris 7 Diderot, UFR Sciences humaines cliniques, 317-495.

[7]Nous pensons à la quasi-intégralité de l'œuvre de Marie-José Mondzain, notamment : (2008). Image, sujet, pouvoir. In *Sens public,* Revue en ligne, numéro 1, http://www.sens-public.org/article.php3?id_article=500 ; (2003). *Le commerce des regards*. Paris : Seuil. ; (1996). *Image, icône, économie*. Paris : Seuil.

[8]Que l'on pense, notamment, à l'usage de la publicité sur Internet qui se sophistique – dans toute la polysémie du terme – en tendant à « reconnaître » nos « désirs » et à nous présenter ainsi les objets qui y correspondraient…

Les auteurs :

Dimitri Weyl
Psychologue clinicien, Psychanalyste. Docteur en psychopathologie et psychanalyse.
Enseignant à l'Université Paris VII Diderot, Sorbonne Paris Cité. Chercheur rattaché au Centre de Recherches Psychanalyse, Médecine et Société (CRPMS), EA 3522.

Université Paris VII Diderot
Campus Paris Rive Gauche
Bâtiment Olympe de Gouges
11, rue Jean Antoine de Baïf
75013 Paris
France

Michèle Benhaïm
Psychanalyste.
Professeur des Universités, Aix-Marseille Université (AMU). Laboratoire LPCLS EA 3278.

Aix-Marseille Université
Jardin du Pharo
58, bd Charles Livon
13284 Marseille Cedex 07
France

Référence électronique :

Dimitri Weyl & Michèle Benhaïm, « Version contemporaine de l'*object-presenting* », *Recherches en Psychanalyse* [En ligne], 19|2015, mis en ligne le 30 juin 2015.

Texte intégral

Droits d'auteur
Tous droits réservés